

la langue que maintenant je mords parfois en mangeant – ça fait mal, ça saigne, c'est dégoûtant –, et je songe encore, Voilà comment je vais attaquer sec, sans bavure, mon chapitre 1, Le 6 juin 1915, Désiré met sa compagnie en place dans une tranchée conquise et à deux heures de l'après-midi une balle lui entre par l'œil droit, ressort par le gauche. Mais peut-être est-ce trop raide, trop rapide ? Peut-être faut-il y aller plus doux, ménager un suspens ? Gym accomplie, toilette terminée, oiseaux nourris, plantes arrosées, informations de neuf heures absorbées, je fais chauffer l'eau du thé en cherchant une phrase plus aimable pour démarrer mon chapitre. Soudain j'entends frapper à la porte.

JEAN-MARIE DALLET

ce que disent les morts et les vivants

PRÉFACE D'ALBERTO MANGUEL





DU MÊME AUTEUR

- >> *Les Antipodes*, Éditions du Seuil,
préface de Marguerite Duras, 1968
- >> *L'Atelier du Tropicque*, Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1976
 - >> *Waterman bleu-noir*, Éditions Robert Laffont, 1978
 - >> *Tahiti Jim*, Éditions Robert Laffont, 1979
 - >> *Dieudonné Soleil*, Éditions Robert Laffont 1983
 - >> *Paradis, paradis*, Éditions Robert Laffont, 1984
- >> *Fin de partie au Sans-Souci*, Éditions Robert Laffont, 1989
- >> *Veilleur, où en est la vie?*, Éditions Robert Laffont, 1994
 - >> *Au soleil des vivants*, Éditions Lattès, 1998
 - >> *Tentative de fuite*, Éditions Plon, 2000
 - >> *Je, Gauguin*, Éditions La Table Ronde, 2003
 - >> *Pontmaudit ou les chemins de la haute mer*,
Éditions du Rocher, 2006
 - >> *17° sud 149° ouest*, Éditions Au vent des îles, 2011

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

- >> *Au plus loin du tropique*, Les Éditions du Sonneur, 2006
- >> *Encre de guerre*, Les Éditions du Sonneur, 2008
- >> *De pareils tigres*, Les Éditions du Sonneur, 2010

Traduction de la préface d'Alberto Manguel,
Ce que nous dit Jean-Marie Dallet, par Christine Le Bœuf

© Les Éditions du Sonneur, 2013
ISBN : 978-2-916136-58-5
Dépôt légal : mars 2013
Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

JEAN-MARIE DALLET

ce que disent
les morts
et les vivants

Préface d'Alberto Manguel



préface

ce que nous dit Jean-Marie Dallet

« Que font tous ces artistes, mes contemporains?
Ma parole, on dirait qu'ils n'ont jamais vécu!
Et pourtant, il n'y a qu'une seule chose de sublime au monde
pour un créateur: l'homme et son habitat. »

L'HOMME FOUROYÉ, Blaise Cendrars

DE TOUTES NOS NOMBREUSES ILLUSIONS, celle de notre individualité est la plus persistante. En dépit de Copernic, chacun de nous s'imagine être au cœur du monde qui l'entoure et croit pouvoir agir, réfléchir et sentir par lui-même, ignorant toute autre présence. Nous oublions que si nous sommes, ou croyons être, conscients de l'univers, l'univers ne se soucie nullement de notre existence et qu'en termes universels, nos chers principes de temps, d'espace, d'états de rêve ou d'éveil ne sont rien. Esse est percipi, disait le bon évêque Berkeley, et il aurait pu ajouter: être, c'est être touché, entendu, flairé, interpellé.

En un sens très réel, chacun d'entre nous se trouve entre les mains des autres.

Les autres, vivants et morts. Selon nos mesquines notions du temps, seuls sont présents ceux qui habitent notre présent, et les morts sont poussière sur la route derrière nous. Et pourtant, quelque chose de plus profond et de plus puissant que la pensée rationnelle affirme le contraire. Nos cités sont édifiées sur les ombres de cités effondrées depuis longtemps, nos contemporains arborent les traits de masques mortuaires. Notre parole est composée de mots qui ne sont pas les nôtres mais ont été prononcés par des langues aujourd'hui réduites en cendres. C'est pour cela que, dans l'au-delà de Dante, les âmes des morts peuvent parler, car Dante savait que tout dialogue humain requiert les voix de ceux qui nous ont précédés et n'ont jamais vraiment disparu. Nous sommes toujours en présence de fantômes.

« Les morts parlent, dit le narrateur, écrivent des lettres, reviennent en rêve. » Dallet sait que ce que nous appelons notre individualité consiste en un composite des réflexions, échos, interrogations et jugements que font pleuvoir sur nous des fantômes passés et présents. Rimbaud se trompait : je n'est pas un autre ; je est des autres. Telle est l'incontestable vérité. « Vous, conclut le narrateur, les morts et les vivants, ce n'est plus la peine que je vous rappelle à moi par d'enfantins subterfuges puisque, quoi que je fasse, vous me hantez toujours. »

Le narrateur est hanté, mais ce n'est pas tout. Il est fait, physiquement, de ceux qui le hantent : ils sont sa chair et son sang, la moelle de ses os. Il est suffisamment conscient pour se rendre compte de la continuelle présence des fantômes, mais il tente néanmoins, dans la trame des liens de famille, de démêler le fil qu'il peut qualifier de sien, exclusif. Qui est-il, sinon une figure dans un dialogue avec les morts et les vivants ? Possède-t-il un nom outre son patronyme, ce « Lecœur » qui témoigne précisément de sa place dans sa propre personnalité. Possède-t-il une autre histoire que celle dont les reflets lui parviennent de l'enfance difficile de son arrière-grand-père, de l'amour inconditionnel de son grand-père, de la mort prématurée et des ambitions littéraires de son père ? Peut-il agir dans le monde d'une façon qui lui permettrait de faire « avancer le roman de [sa] tribu » ? Il voit l'enfance comme « une petite vitalité vide de sens » ; son âge mûr n'est-il plus désormais qu'un manque de vitalité, et toujours « vide de sens » ?

La tentation de la littérature offre une réponse possible. La création a toujours été notre but interdit. La promesse du serpent – « Vous serez comme des dieux » – ou le feu dérobé par Prométhée ne représentent pas des encouragements à la célébrité ou à la fortune mais nous offrent, à nous autres humains, la possibilité de participer à la faculté divine de conférer la vie. L'Auteur veut être le seul auteur, et que son Œuvre soit l'œuvre unique.

Mais le langage, multiplié à Babel en tant que châtiement, devint lors de l'Épiphanie le don des langues et, par là, l'instrument subversif à l'aide duquel nous tentons de reconstruire le monde et de nous connaître les uns, les autres. Si faible, si inadéquat que soit cet instrument, c'est par les mots que nous prêtons un sens à l'univers, par les mots que nous inventons le sens. Ce dont nous avons envie, comme le dit le narrateur de Dallet, c'est « d'écrire à la main, de retrouver le plaisir du stylo sur un papier japon dont l'ivoire me ravit, de répondre en Waterman bleu-noir ». Ce « Waterman bleu-noir » (c'est aussi le titre de l'un des plus beaux romans de Dallet) conférera de la visibilité aux fantômes présents et passés, et tracera lentement les lignes grâce auxquelles le narrateur cherche à se définir. Les mots épelés à l'encre lui permettront d'être perçu et, ainsi, d'exister.

Mais une autre réponse est possible, suggérée ici et là au cours du roman et célébrée dans la conclusion triomphale de l'histoire. Les mots, c'est vrai, façonnent notre expérience. Les mots nous permettent de dire « Tu es ici » et, par conséquent, « Je suis ici ». Les mots nous tissent dans l'existence d'autrui, les mots nous rendent capables de dialoguer avec les vivants et aussi avec les morts. Mais les mots ne peuvent pas tout. Ils évoquent, mais sont dépourvus de présence matérielle. Les mots peuvent tout au plus, éventuellement, effleurer le toucher, la chaleur, la fusion des corps, mais jamais ils ne seront

l'acte proprement dit. Le fils qui rase le visage de son père mort pense, avec des mots : « Qui me rasera quand je serai mort? », mais ne peut sentir la main de son fils encore à naître sur la peau de sa propre future peau morte. Le jeune homme peut déclarer son amour des animaux « chez qui tout est joué dès la naissance », mais il ne peut pas communiquer avec son chien à l'aide du langage humain. Le vieil homme peut nommer les parties les plus aimables du corps de la femme désirée, mais ses mots n'ont rien de commun avec l'étreinte rêvée. Et, à la fin, lorsque le narrateur, sur le point de faire l'amour, tente d'atteindre à l'acte lui-même grâce à la chronique méticuleuse de la progression intime du couple, les mots de leur dialogue et les mots qui lui confèrent un contexte deviennent, au lieu de révélations, des obstacles, au lieu d'intimations, des représentations bancales, jusqu'à ce que deux mots seulement – les deux derniers du roman –, en survivant au naufrage, permettent à l'histoire de se libérer des procédés narratifs et des doutes. Cet apparent échec de la tentative d'exprimer en mots la culmination est le moment le plus heureux, le plus exultant du roman.

Ce que disent les morts et les vivants aurait pu n'être qu'un simple exercice d'existentialisme nostalgique. Au contraire, Dallet a écrit la poignante et vigoureuse chronique d'une création de soi, l'aveu d'un douloureux passage de la perplexité à la reconnaissance. Quelque chose

d'invisible, d'une subtile cohérence, se répand sur les pages et réunit les nombreux fils de l'histoire, quelque chose que l'on pourrait appeler la voix de l'écrivain, ou son style, ou peut-être sa philosophie, ou son savoir intuitif, mais qui n'est en réalité rien de tout cela. Le narrateur cite cette phrase de son grand-père: « On s'entraîne au courage comme à tout le reste » et ajoute: « Moi qui m'entraîne à comprendre le monde, cela devrait m'aider à faire de grands livres. » Pour Dallet – ce roman le démontre –, c'est chose faite.

En quelques cas (très exceptionnels), un lecteur a l'impression que le livre qu'il lit ne consiste pas seulement en une suite d'épisodes ou d'idées exprimés par l'auteur pour la récréation, l'instruction ou le ravissement du lecteur, si émouvante, convaincante ou séduisante que puisse être l'histoire. Le lecteur éprouve plutôt le sentiment d'être témoin de cet ancien acte interdit qu'est la création, de se trouver soudain en présence de quelque chose de magiquement vivant, quelque chose qui frémit et rampe sur la page, se métamorphosant de paragraphe en ultime paragraphe, à peine contenu entre les marges du livre. Ce que disent les morts et les vivants est l'un de ces livres rares.

ALBERTO MANGUEL

ce que disent
les morts
et les vivants

Écrire, c'est faire un bond hors des meurtriers.

FRANZ KAFKA

Elle dit aussi que s'il n'y avait ni la mer
ni l'amour personne n'écrirait de livres.

MARGUERITE DURAS

I

JE ME DIS EN ME RASANT, abandonnant le philosophe du samedi matin qui cause à la radio et qui vient de déclarer que la muflerie de nos frères humains mène tout droit à une barbarie nouvelle, je me dis, Merde, je me suis coupé, ça saigne sous l'aile droite du nez, avant jamais je ne me coupais, c'est sans doute qu'avec le temps le visage s'affaisse, fait des replis et hop, mon Gillette Mach 3 trébuche. C'est comme la langue que maintenant je mords parfois en mangeant – ça fait mal, ça saigne, c'est dégoûtant –, et je songe encore, Voilà comment je vais attaquer sec, sans bavure, mon chapitre 1, Le 6 juin 1915, Désiré met sa compagnie en place dans une tranchée conquise et à deux heures de l'après-midi une balle lui entre par l'œil droit, ressort par le gauche. Mais peut-être est-ce trop raide, trop rapide? Peut-être faut-il y aller plus doux, ménager un suspens?

Gym accomplie, toilette terminée, oiseaux nourris, plantes arrosées, informations de neuf heures absorbées, je fais chauffer l'eau du thé en cherchant une phrase plus aimable pour démarrer mon chapitre. Soudain j'entends frapper à la porte. Pourtant, d'ordinaire, personne ne vient me visiter. C'est certain, on frappe des petits coups secs, discrets, sans doute avec la pointe de la deuxième phalange d'un index plié en trois. Il n'y a plus qu'à y aller, c'est peut-être le facteur avec un pli recommandé, pire des Témoins de Jéhovah, pire un copain d'enfance qui a retrouvé ma trace et vient m'accabler de Tu te souviens mon vieux, pire encore une ancienne maîtresse vieillissante qui veut me rappeler nos caresses passées? Lorsque j'ouvre la porte cela dépasse de loin mes imaginations et je les reconnais sur-le-champ, Entrez, entrez!

Je suis tout ému d'installer sur les cantines accolées qui me servent de banquette – là, face à mon lit, contre le mur tapissé de livres –, où sont posés deux oreillers enveloppés d'un paréo vert bronze en harmonie avec le couvre-lit grenat genre indien acheté à Paris du temps où j'avais encore de l'argent – je venais de vendre la maison, les meubles de ma mère, ces meubles bourgeois fossilisés dont elle raffolait, que je n'aimais pas –, oui, je suis tout ému d'installer sur ma banquette la petite dame vêtue de noir, au petit chapeau noir tel un triste canotier bien d'aplomb sur sa chevelure grise en chi-

gnon, d'installer à son côté le grand vieillard à la canne blanche qu'il tient entre ses jambes après s'être assis.

Je dis, Bonjour, chers grands-parents, quel bon vent vous amène? Que puis-je pour vous? Un thé? Un café? Un verre d'eau? Mais Eugénie, Rien de tout cela mon petit, et Désiré, Rien de tout cela mon garçon, on est seulement venu te demander de ne pas mêler tes pensées, tes propos indignes d'un Lecœur au récit de nos vies. D'abord assieds-toi – je m'assieds, malgré mes soixante années, tel un collégien, les fesses en pointe à peine posées sur le bord du lit – et écoute bien, je vais sans attendre te donner le bon exemple en prenant en main le démarrage de ton livre. Sans attendre, ajoute Eugénie, car nous ne disposons que d'une brève permission de sortie, et alors Désiré, également vêtu de noir, du chapeau mou qu'il pose sur un genou aux chaussures bien cirées en passant par le costume et la cravate de deuil éclairés par trois notes blanches – cheveux, barbe, chemise – plus une rouge groseille sur canapé doré au revers du veston, Désiré attaque comme moi franco mais avec une voix appliquée d'instituteur, Le 6 juin 1915, je mets ma compagnie en place dans une tranchée conquise et à deux heures de l'après-midi une balle entre dans mon œil droit, ressort par le gauche. C'est comme si j'avais reçu un coup de massue, c'est comme si j'étais mort – je ne suis qu'évanoui. On me fait un pansement provisoire, on me laisse

étendu dans la tranchée – mon ordonnance dit aux hommes en pleurant, Mon lieutenant est mort. Quand je reprends connaissance, c'est le grand silence, la tranchée allemande a été évacuée, les poilus ont regagné leurs positions et dans la chaleur étouffante je crois entendre le bourdonnement des mouches. Je n'en peux plus de douleur, de soif, je me traîne à tâtons d'un cadavre à l'autre pour boire à leurs bidons. Soudain je sens que mon pansement a glissé, lorsque je le remets en place, je découvre l'horreur de ma blessure. Je balbutie, Mieux vaut être mort, et je sors mon revolver de son étui. Au moment d'appuyer sur la détente je revois en pensée ma femme, ma mère, mon fils. Ils m'aiment, m'attendent, ont besoin de moi – je rengaine mon arme.

Le petit-fils dénaturé que je suis dit alors tout bas, assez bas pour qu'il n'entende pas, Besoin de toi, vraiment? Besoin d'un infirme, d'un aveugle à vie? Pas sûr! Et si c'était toi, Désiré, qui ne voulais pas vraiment mourir, t'accrochais à la femme, à la mère, au fils? Mais roulement de tambour, minute de silence pour le héros, et j'éteins sans regret ma méchante idée, le regarde rengainer tandis que, n'en pouvant plus d'être assis du bout du cul sur le rebord du lit, je me laisse glisser au sol – un sol recouvert d'une natte de bananier aux usures masquées par des tapis qu'un ancêtre cap-hornier a rapporté des Indes.

Le dos appuyé au montant du lit, les genoux au menton, j'écoute de nouveau Désiré qui continue de parler en soignant toujours l'articulation des mots, en marquant la ponctuation. Je devine que dans sa tête défilent virgules, points et compagnie, je vois même les phrases qu'il prononce s'échapper de son cerveau en volutes violettes dessinées par sa plume sergent major d'instituteur modèle... Stop, Jean, arrête de dérapier, de péter un plomb comme dit la coiffeuse qui te coupe les cheveux, une jeune femme qui... Non, suffit, on ne fuit plus, retourne plutôt à ton aïeul qui vient d'outre-tombe te visiter, qui au fond de la tranchée ennemie continue à boire, à souffrir, La chaleur du soleil levant indique à Désiré la fin de la nuit, après bien des efforts il réussit à se hisser au bord du parapet – les balles sifflent, du côté français on crie, Planque-toi, on arrive! Les infirmiers viennent le chercher, le transportent au poste de secours.

Une demi-heure plus tard, il se retrouve à Compiègne entre les mains du docteur Landolt, tandis que moi, malgré ma bonne résolution, je laisse encore filer la vigilance parce que tout ce que dit Désiré je le sais déjà depuis des lustres. Je lance un long regard vers le bleu du ciel, de la mer qui me lave à l'instant de la présence de ces vieillards empestant le sacrifice, la mort, la naphtaline. Après quelques bouffées de lumière je me sens cependant coupable, je retourne vers eux

pour suivre Eugénie jusqu'à l'hôpital, jusqu'au bureau du docteur Landolt. Elle dit, Greffez l'un de mes yeux à mon mari, et lui, Impossible, la science n'en est pas encore capable. Pour la consoler il ajoute, J'admire votre époux, son courage ici est égal à celui qui l'animait sur le champ de bataille, il mérite hautement la Légion d'honneur qui va lui être décernée... Eugénie l'interrompt, À quoi cela lui servira-t-il? Madame, c'est la plus haute distinction, la plus haute récompense que l'on puisse donner à un Français – et Eugénie, Une récompense... Elle s'enfuit en pensant que les femmes ne raisonnent pas comme les hommes, et moi je la rattrape pour lui dire à l'oreille, Bravo, continue, ne te laisse par récupérer, la révolte est à tes côtés. Mais Eugénie, trop seule, trop démunie, fait non de la tête, elle ne peut pas aller plus loin que, Une récompense... Elle garde au fond d'elle ses larmes d'insoumise, elle sera sans jamais faillir l'épouse admirable d'un martyr tricolore – c'est le temps, l'époque.

Je l'entends encore me dire lorsque j'étais enfant combien Désiré était harmonieux, habile dans ses gestes d'aveugle, Personne, tu sais, ne peut se rendre compte qu'il a perdu ses yeux, à table il tord la queue d'une crevette d'un geste, d'un autre extrait la chair du corps sans jamais hésiter, se tromper. Alors je songe en regardant ces deux corbeaux du malheur assis sur mes cantines, Si je pouvais comme Désiré avec les crevettes

me tordre la queue, m'extraire de moi-même – tripes, cœur, âme – pour devenir un autre, un autre comme... Comme Cendrars peut-être, même sans son bras arraché dans une tranchée – était-il alors loin de Désiré? –, Cendrars que Miller appelait *the Chinese Rock Bottom Man*, le Chinois qui a touché le fond, Cendrars, Miller et quelques autres auxquels j'aime penser pour me faire du bien.

Désiré, lui, se sent mieux, il dit, J'ai moins de maux de tête, j'ai retrouvé de l'appétit, seul, je découvre ma chambre à tâtons et, avec l'infirmier Léon Robert, instituteur dans les Alpes-Maritimes, je fais quelques pas dans la cour de l'hôpital. Un soldat de mon régiment vient me visiter, il dit, Tous les officiers sont tombés, douze sous-officiers sur quatorze ont été tués. Déjà je fais ma toilette sans aide, mange sans le secours d'un infirmier et pour la première fois j'écris seul – une carte postale roulée me sert de guide main. Le docteur Landolt m'offre un alphabet braille plus une planchette grâce à laquelle les aveugles peuvent écrire facilement. Je reçois la visite du capitaine Mathieu qui était avec moi au front – il vient de faire cinquante kilomètres à cheval pour venir me serrer la main, plutôt m'embrasser en pleurant. Je continue de récupérer et, avec les forces physiques revenues, le courage s'amplifie. J'écris à Eugénie, Je sais maintenant que nous serons de nouveau heureux, mais qu'ils ont été courts les deux jours

de ta visite... et je m'étonne d'avoir déjà repris goût à la vie, d'avoir retrouvé l'espoir.

Moi, je m'étonne qu'il ne se demande pas un instant comment vont être la vie d'Eugénie et celle de François son fils auprès d'un infirme – lourdes, pétries de devoir, d'obscurité –, et a-t-il pensé, dans les replis lointains de l'atmosphère où sont sans doute regroupés les aveugles de guerre défunts, comment est aussi la mienne à la suite de l'abattage familial de 14, de 40? C'est ce à quoi je songe en entendant Désiré assis sur mes cantines s'exprimer gravement, le visage tendu vers l'avant tel un vieux chien de chasse aux yeux morts poussant vers les ténèbres une tête frémissante. S'il y en a qui prétendent que les aveugles apportent autour d'eux de la joie, je suis, moi, du côté de Sábato qui les décrit funèbres, angoissants – si ceux qui lisent ces lignes n'ont pas lu celles du grand Ernesto Sábato qu'ils attaquent d'urgence son « Rapport sur les aveugles » dans *Héros et tombes*, roman.

Désiré continue de parler, de faire avancer mon chapitre 1, il dit, Oui, je m'étonne d'avoir déjà repris goût à la vie alors qu'il y a un mois je gisais dans un boyau en souhaitant la mort. C'est presque avec entrain que j'ouvre la méthode braille, entrain vite retombé car les points percés dans le carton sont petits, serrés, mes doigts gros, insensibles. Le lendemain c'est moins décourageant, je parviens à situer les deux, trois, qua-

tre, cinq ou six points des différentes lettres. Au bout d'une semaine je déchiffre l'alphabet, les assemblages d'une consonne, d'une voyelle – mes doigts voient de mieux en mieux. Maintenant je me déplace seul, je vais seul saluer deux capitaines de zouaves qui occupent une chambre proche de la mienne – l'un a perdu un œil, l'autre une jambe, le borgne m'appelle son demi-frère –, je suis même en état d'aller me faire soigner dans la capitale.

Après un voyage en train sanitaire de Compiègne à Paris on m'installe dans l'annexe de l'hôpital du Panthéon. J'y suis bien, je vais me promener avec un infirmier au jardin du Luxembourg. Parfois je m'assieds sur une chaise en fer pour écouter un concert de plein air donné par une société musicale. Au Luxembourg, moi son petit-fils, alors que je me résigne encore à vivre à Paris pour faire l'écrivain, je me tape en souffrant des kilomètres de course à pied, rattrapé sans cesse par des genres de marathoniens secs, concentrés, qui se font du bien avant d'aller au bureau. De grandes gazelles noires me doublent aussi en me frôlant comme des souffles d'alizé et les yeux fixés sur leurs fesses je m'accroche à elles, tiens quelques dizaines de mètres puis *ciao bella*, elles s'éloignent inexorablement, insensibles à mes SOS silencieux, aux regards fixes des gardes républicains campés devant le Sénat, aux applaudissements de gamins du lycée Montaigne – et je retourne

à Désiré, ce noir marathonien du malheur qui continue à raconter.

Aujourd'hui, dans la cour de l'hôpital, encore du spectacle pour les blessés de guerre avec les artistes de la Comédie-Française qui déclament du Corneille, avec ceux de l'Opéra-Comique qui chantent de l'Offenbach – après je murmure à l'infirmier qui m'accompagne, me tient par le coude, J'ai passé un bon moment. Un autre bon moment – si j'entends bien Désiré car je somnole un peu –, mais d'une autre nature, est celui qu'il passe à l'institut des Jeunes aveugles lorsque le sous-directeur lui dit, L'intensité de votre vie ne sera pas diminuée, elle sera même plutôt augmentée dans le sens spirituel car, lieutenant Lecœur, les intellectuels comme vous qui ont perdu la vue peuvent suppléer à quelques satisfactions terre à terre par un grand nombre d'autres plus élevées... Désiré croit à ce baratin et il écrit à Eugénie, Je supporte mal les gens qui me plaignent – bravo, et moi, son petit-fils, je suis content pour lui.

Pour l'instant je serais encore plus content si levant le doigt comme à l'école je pouvais demander à Eugénie, à Désiré la permission d'aller pisser – ça fait un moment que mes deux bols de thé du petit-déjeuner doivent être évacués. Lorsque j'entends le onzième coup de onze heures sonner à la mairie, je me dis, Tant pis, j'y vais, et je file vers les toilettes tout en gardant

la tête tournée du côté des aïeuls. S'ils me faisaient, Holà petit gars, reviens, je leur lancerais dans un soupir d'agonisant, Pipi. Mais ils ne bronchent pas, Désiré continue de parler, Eugénie garde les yeux fermés, et de me libérer au-dessus de la faïence blanche c'est le bonheur absolu – je pisse, je n'ai mal nulle part, je ne pense plus, je suis en vie, merci. À pas de loup je retourne à ma place, c'est comme s'il ne s'était rien passé, Eugénie a toujours les yeux clos, Désiré cause toujours.

Ce matin j'apprends qu'on veut me décorer aux Invalides en grande pompe, je n'y tiens pas, je demande que la cérémonie ait lieu à l'hôpital en famille. Le 23 juillet 1915, à neuf heures, le sénateur Chautemps m'épingle Croix de guerre et Légion d'honneur sur la poitrine. Le lendemain une infirmière remplace le grand pansement qui entoure ma tête par de petits tampons enfoncés dans les orbites, m'installe sur le nez des lunettes noires qui masquent les deux trous. Elle dit, Vous avez de nouveau figure humaine, ce sera mieux pour voyager. Voyager, oui, car je dois quitter Paris pour Nantes – j'y serai plus proche d'Eugénie, de François. De la paperasse retarde le départ, il faut que mon dossier d'invalidé soit constitué. J'apprends que le montant de la pension d'un soldat aveugle est de neuf cent cinquante francs, de mille six cent cinquante pour un adjudant, de deux mille pour un sous-lieutenant.